

**RÔLE CRUCIAL DES UNIVERSITÉS  
AU 21<sup>ÈME</sup> SIÈCLE**

FEDERICO MAYOR

**KEYNOTE ADDRESS**

**PRIX LATSIS UNIVERSITAIRES 2007**



FONDATION LATSIS  
*Internationale*  
N° 26

# **RÔLE CRUCIAL DES UNIVERSITÉS AU 21<sup>ÈME</sup> SIÈCLE**

**FEDERICO MAYOR**

PRÉSIDENT DE LA FONDATION CULTURE DE LA PAIX  
ANCIEN DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNESCO

**KEYNOTE ADDRESS**

**PRIX LATSIS UNIVERSITAIRES 2007**



FONDATION LATSIS  
*Internationale*

# RÔLE CRUCIAL DES UNIVERSITÉS AU 21<sup>ÈME</sup> SIÈCLE



FEDERICO MAYOR

PRÉSIDENT DE LA FONDATION CULTURE DE LA PAIX  
ANCIEN DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNESCO

## **CONFÉRENCE DE MONSIEUR LE PROFESSEUR FEDERICO MAYOR**

Introduction par Monsieur le Professeur Justin Thorens

Education, science, culture.

Quand je réfléchissais à quelques mots pour présenter une personnalité aussi connue que Monsieur Federico Mayor, les mots qui me sont immédiatement venus à l'esprit sont «éducation, science, culture».

Ce sont les tâches de l'UNESCO et ces tâches correspondent exactement à la carrière exceptionnelle d'un homme remarquable, Monsieur Federico Mayor.

En effet, nous avons là un homme complet : que n'avez-vous pas été? Vous avez été Professeur de sciences, vous avez été Recteur d'Université, et de quelle Université, de Grenade, la belle. Vous avez été Ministre de l'Éducation. Vous avez travaillé à l'UNESCO, vous avez été deux fois de suite, refusant un troisième mandat, Directeur Général de cette institution oh! combien importante, et j'ose dire en passant, vous l'avez remise sur pied. Vous avez redonné un nouveau souffle à l'UNESCO. En même temps vous êtes un poète, vous êtes un écrivain et vous êtes un homme de paix. En quittant l'UNESCO, alors qu'on vous offrait tant de postes, tant de possibilités, vous avez créé la Fondation pour la Culture de la Paix.

Que dire, Directeur Général de l'UNESCO, c'est un poste prestigieux, un des quelques-uns qui comptent dans le monde; vous avez eu une influence considérable, vous avez visité d'innombrables Universités pour rester dans le monde académique. Ce qui m'a beaucoup plu aussi est ce que vous écrivez et même si mon espagnol est imparfait, il m'a permis de découvrir combien vos œuvres sont importantes. Je pense au «Nœud Gordien»

pour parler en français, je pense au «Feu et à l'Espérance», je pense à «La Mémoire du Futur»; et je pense bien sûr à l'UNESCO, un idéal en action.

En conséquence, qui mieux que vous peut nous parler de l'Université au 21<sup>ème</sup> siècle, alors que pendant 12 ans et déjà auparavant vous avez été le grand maître de l'Université en respectant complètement son autonomie. Vous m'aviez indiqué en effet que si l'Association Internationale des Universités que j'ai eu l'honneur de présider, alors que vous étiez Directeur Général de l'UNESCO, avait été créée, c'est parce que l'UNESCO considèrerait que les Universités doivent jouir de leur autonomie; raison pour laquelle nous avons par exemple chaque année une réunion d'un petit comité conjoint, coprésidé par vous et par moi.

Et d'autre part, si vous me permettez de venir à nos relations personnelles, grâce à votre confiance, nous nous sommes rencontrés de multiples fois. Que ce soit à l'Université des Nations Unies à Tokyo, à l'Association Internationale des Universités dont j'ai parlé, que ce soit au Centre Européen pour les Etudes Supérieures, où vous avez bien voulu me demander de faire un rapport d'expertise avec un collègue des Pays Bas. Ces relations m'ont beaucoup touché parce que chaque fois que je vous demandais un entretien, ou chaque fois que vous en preniez l'initiative, j'avais le sentiment de rencontrer un ami, de rencontrer un esprit ouvert qui comprenait et quelqu'un de profondément humain.

Je voudrais vous rappeler aussi aujourd'hui que vous avez déjà eu un contact avec notre Fondation et en effet si vous consultez votre bibliothèque, vous trouverez un ouvrage numéroté sur un Colloque qu'au nom de la Commission Nationale Suisse de l'UNESCO j'avais organisé avec l'aide du Centre Européen de la Culture, en 1992. Vous avez eu la gentillesse de me nommer dans le petit comité pour le 500<sup>ème</sup> anniversaire de 1492 et j'avais proposé à la Commission Nationale Suisse de l'UNESCO, à laquelle

j'appartenais, d'organiser ce Colloque à Genève. Vous avez eu la courtoisie de venir à Genève à cette occasion et de le coprésider avec moi.

Je vous rappelle que ce Colloque, alors qu'il y en a tant eu en 1992, était le seul qui examinait du point de vue juridique l'impact de l'arrivée des espagnols dans le nouveau monde. Ceci me rappelle Grenade, bien sûr, mais aussi la date fatidique sur tant de plans de 1492, où notamment les relations cordiales des trois grandes civilisations monothéistes se terminaient avec la victoire des rois catholiques.

Et au fond, pourquoi et comment notre Fondation est-elle intervenue? Parce que la Fondation Latsis a pris en charge la publication des actes de ce Colloque, « Le choc de deux mondes », aux éditions *La Différence* à Paris. Je viens de relire ce document et ce n'est certes pas parce que j'y ai écrit quelques pages, que je l'ai à nouveau trouvé remarquable. Les meilleurs spécialistes de deux mondes étaient venus, y compris des amérindiens. Nous avons eu des explications, y compris des théologiens catholiques, qui ne défendent plus bien évidemment aujourd'hui la primauté temporelle du pape, y compris des descendants justement des anciennes populations et de tant d'autres spécialistes.

Je me rappelle votre discours d'ouverture qui ouvrait des perspectives; ces perspectives aujourd'hui je vous demande de les ouvrir, de nous les décrire, de nous apprendre ce que sera l'Université du 21<sup>ème</sup> siècle et je suis sûr que ce sera un enrichissement pour chacun d'entre nous.

## **DISCOURS DE MONSIEUR LE PROFESSEUR FEDERICO MAYOR**

Chers Amis, Mesdames et Messieurs,

Vous comprenez maintenant pourquoi on appelle la présentation d'un conférencier «laudatio». Parce qu'on me présente en disant: «vous avez maintenant un très bon conférencier».

Monsieur le Président, je l'appelle toujours Monsieur le Président, parce que depuis que nous nous connaissons, j'ai toujours dû m'adresser à lui en disant «Monsieur le Président»: «Monsieur le Président de l'Association Internationale des Universités», «Monsieur le Président de la Fondation Latsis», «Monsieur le Président» de la Conférence Mondiale sur l'Enseignement Supérieur à Paris en 1993, etc. C'est pour vous dire que je vous remercie infiniment de pouvoir parler à cette cérémonie. Je félicite la Fondation Latsis et surtout Monsieur Spiro Latsis, ainsi que ces quatre jeunes personnes, deux femmes et deux hommes, qui nous ont présenté les résultats de leurs recherches et de leurs activités. C'est lors de ces moments, effectivement, qu'il faut donner une impulsion et encourager ses activités.

J'étais - comme biochimiste que je suis finalement - très intéressé de voir la qualité des résultats qu'ils ont présentés, et je suis très heureux de participer à cette cérémonie dans laquelle a été rendu hommage à ces quatre jeunes personnes. La première chose que je vais faire est de les féliciter et de vous saluer tous: les membres du Conseil de la Fondation, les Recteurs, les Présidents des différents enseignements, institutions d'enseignement supérieur, les lauréats, Mesdames et Messieurs, chers amis, les représentants diplomatiques, les professeurs et les doyens.

J'ai souhaité parler du rôle crucial des universités au 21<sup>ème</sup> siècle et dans quel contexte les universités doivent exercer leurs rôles.

Voyons très rapidement la situation présente. Cette dernière, tout le monde est d'accord, a besoin de transformations très urgentes. Très urgentes, si nous tenons compte du fait que nous sommes 6300000000 de personnes dans le monde et que chaque jour en arrivent davantage, environ 150000 à 160000 personnes. Tout cela représente un grand défi. Si nous voyons avec notre conscience les générations montantes, nous ne pouvons pas leur laisser un monde de confusion. De plus, en tenant compte de toutes celles qui y sont déjà, avec la longévité progressive surtout dans les dernières 20 à 30 années, nous avons une population aujourd'hui très importante dans le monde. Même si le nombre de personnes qui arrivent chaque jour sur la planète a diminué - par l'éducation surtout car c'est la meilleure façon de contrôler la natalité - dans les années 1970 et 1990, il y avait environ 250000 personnes qui arrivaient sur la planète par jour. C'est un des grands défis auquel nous sommes confrontés : comment assurer une qualité de vie digne à chaque être humain ?

Comme je vous disais, nous pensons que des décisions doivent maintenant être prises, que la plus grande partie des diagnostics a déjà été faite et que nous connaissons les traitements pour ces diagnostics. Il faut maintenant avoir la volonté politique et le courage de les mettre en œuvre. Mais nous voyons aussi, il faut le reconnaître, que presque chaque jour, on annonce la création d'un autre panel, d'une autre commission. Moi-même, je fais partie de certaines commissions, je ne suis pas complètement contre, comme une personne qui finalement a dédié une grande partie de sa vie à la prévention de maladies sur lesquelles il était nécessaire d'agir le moment opportun. Mais si nous connaissons déjà les traitements qu'il faut appliquer, et si nous les appliquons trop tard, on est déjà arrivé à un moment de non retour dans le processus pathologique, environnemental ou social. J'ai eu ce sentiment tellement important, quand je devais décider de traiter ou non un enfant, un nouveau né. C'est à ces moments là que je me suis rendu compte que le meilleur diagnostic n'est pas le diagnostic parfait, mais le diagnostic qui permet l'action. J'aime



répéter que le diagnostic parfait, c'est l'autopsie, mais c'est trop tard. C'est trop tard, donc il ne faut pas, jamais, remettre à demain des traitements.

Ce sentiment était si fort que j'ai écrit un livre dans les années 1980 sur l'éthique du temps. Le temps pour les décideurs est une question d'éthique. Ils doivent se rendre compte qu'il y a des décisions qu'on ne peut pas remettre à plus tard. J'ai écrit un livre intitulé « Demain est toujours trop tard » ou au moins peut-être trop tard. Donc, la situation présente est une situation dans laquelle la plus grande partie des diagnostics a été faite. Maintenant –effectivement il y a toujours des lacunes qu'il faut combler– nous devons demander aux décideurs l'action. J'aime dire en anglais que « *a reporting society is a postponing society* » parce qu'on est toujours en train de demander une autre conférence, une autre commission, une autre réunion...Maintenant, il faut agir!

En 1945, dans un moment de grande turbulence et de crise, à la fin d'une guerre mondiale dans laquelle on avait utilisé des systèmes terribles pour l'extermination des être humains, l'holocauste, le génocide, le Président des Etats-Unis avait fait un grand dessin d'avenir. C'est lui qui, en consultation avec d'autres personnes, tous de grande qualité, est arrivé à cette conclusion et a dit, comme d'ailleurs Wilson avait déjà dit en 1919: « Les problèmes des peuples, des gens, doivent être solutionnés par les gens eux-mêmes. » Il a fait un grand dessin, c'était les Nations Unies, dans lequel il y avait un noyau autour duquel il y avait une organisation pour la santé, une autre pour le travail, une autre pour l'éducation, la science et la culture, une autre pour l'alimentation, etc. Et qu'est-ce qu'il a dit? Qu'est-ce qu'on a écrit? Pour commencer, ce document merveilleux que nous devrions relire de temps en temps: la charte des Nations Unies. Qu'est-ce qu'elle nous dit? Elle nous dit: « Nous, les peuples ». Elle ne dit pas: nous, les Etats, nous les gouvernements, mais « Nous les peuples, nous avons décidé... ». Qu'est-ce que nous avons décidé?

Eviter la guerre. Pour qui? Pour nos enfants, pour nos petits-enfants. Pour les générations futures.

Je pense que c'est une synthèse extraordinaire de ce que nous devons faire aujourd'hui à nouveau. Nous avons dit c'est aux gens, donc, c'est à la démocratie véritable, réelle, authentique, à nous, le peuple. Nous avons décidé d'éviter à nos enfants la violence, l'environnement dégradé qui est une autre forme de violence, la pauvreté, la misère, la situation absolument inhumaine dans laquelle habitent tellement de personnes dans ce monde. Et c'est pour cela que fut créé ce Système multilatéral dans lequel il y avait tous les pays, guidé par des grandes valeurs, des grands principes universels: la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Il ne faut pas oublier que le préambule dit que son but est de « libérer l'humanité de la peur et de la misère ». Pourquoi agissons-nous parfois d'une façon dont plus tard, en réfléchissant, nous disons: Pourquoi j'ai fait cela? Parce que nous avons peur. Pourquoi est-ce qu'on se tait au lieu de s'exprimer? C'est très souvent: la peur.

Le 10 décembre de l'année 1948, à mon avis, fut un jour extraordinaire, peut être le plus important événement du siècle. A l'Assemblée Générale des Nations Unies ils ont établi que « tous les êtres humains sont libres et égaux en dignité » et qu'ils doivent avoir des rapports fraternels les uns avec les autres. C'est l'article premier. Nous devons être guidés. Cette Institution qu'est la démocratie à l'échelle internationale » doit être guidée par des principes universels que tout le monde accepte: la justice, la liberté, l'égalité, la fraternité. Voilà comment nous devons être guidés. Et ils sont arrivés immédiatement à la conclusion : il faut mieux partager. Nous devons partager, mais pas seulement les biens matériels. Nous devons aussi partager la connaissance, nous devons être en contact les uns avec les autres, nous devons partager nos réflexions. Le partage, voilà, c'est le grand mot.

Afin de concrétiser le partage, au début on a créé des institutions pour promouvoir et faciliter le développement et on a

beaucoup discuté. On a dit: le développement doit être intégral, il ne doit pas être seulement économique. Il doit être social et culturel. Le développement doit être endogène: il ne doit pas seulement signifier « donner quelque chose » mais « construire les capacités » afin que tout le monde puisse collaborer, par exemple, dans l'utilisation des ressources naturelles des différents pays. Après arrive M<sup>me</sup> Gro Harlem Brundtland qui dit: « Oui mais il ne faut pas diminuer progressivement les ressources naturelles ». Le développement doit être durable. Nous étions en l'année 1989 et on avait déjà précisé que le développement devrait être intégral, endogène, durable. Pour faciliter le développement endogène, de formation de citoyens, on avait décidé que les pays les plus riches du monde donneraient le 0,7% de leur produit intérieur aux moins avancés pour faciliter cette formation « endogène ». Vous savez qu'on dit des catalans - je suis catalan - qu'ils comptent même quand ils dansent la Sardane... Nous comptons toujours, c'est vrai... Si on fait le compte, on voit immédiatement que si nous donnons le 0,7%, nous gardons dans notre poche le 99,3%. C'était une mesure très raisonnable!

C'était une autre promesse que nous n'avons pas honorée. Ce développement qui devait être endogène, intégral, soutenable et dont personne n'avait dit qu'il devait être humain, l'a été grâce à Richard Joly, qui était administrateur adjoint, avec Jim Grant, de l'UNICEF en 1989. Il a écrit un livre intitulé: « *Development with human face* ». C'était la première fois qu'on nous disait ceci: tous ces types de développement, de partage, doivent surtout avoir le visage humain. Parce que c'est cela qui nous intéresse: reconnaître que chaque être humain capable de créer est le grand monument que nous devons sauvegarder. Chaque être humain, chaque femme, chaque homme. Pourquoi? Parce que, depuis que nous avons découvert le langage de la vie, nous pouvons maintenant prédire comment les êtres vivants vont se conduire.

L'expression génétique, les activités de tous les êtres vivants sont des activités par des formes complémentaires dans l'espace.

Nous venons de voir des exemples merveilleux de signalisation moléculaire. Avec une exception, les êtres humains qui peuvent agir en accord avec leur propre capacité de mesurer, de penser, de réfléchir, d'inventer, d'innover, de créer. Et c'est cela, c'est ce monument, que nous devons sauvegarder ! Je me rappelle, au début quand j'étais à l'UNESCO. Après trois mois, on est venu me dire que le Sphinx de Gizeh avait perdu son oreille droite. J'ai dit, on va la remettre à sa place, pourquoi tout ce brouhaha ? Le problème n'est pas le Sphinx de Gizeh. Le problème est : chaque être humain est un monument que nous devons protéger. Parce que chaque être humain est capable de cette démesure créative.

Au début des années 1990, avec la fin de la guerre froide, nous avons pensé : ça marche mieux maintenant, nous avons comme tâche le développement humain. Tout semblait être dans la bonne voie. Même si « Nous, les peuples » avait déjà été substitué dès le premier moment par « Nous, les États ». Mais avec un peu de chance on pouvait dire : ils sont les représentants du peuple. Néanmoins peu après le G7 et le G8 on a placé « les plus riches » au lieu des « peuples ». Cette « démocratie » qu'on avait pensée a donc été substituée par une ploutocratie à l'échelle mondiale. Les États ont été affaiblis en faveur de grandes corporations privées. Les valeurs éthiques, les valeurs de la Déclaration Universelle que la veuve de Roosevelt, Eleanor Roosevelt, avait elle-même aidé à rédiger avec René Cassin, ont été substituées par les lois du marché. Et le trafic d'armes, de brevets, de capitaux, de drogues, de trafic de personnes s'est augmenté davantage dans un espace supranational où tout se passe dans la plus grande impunité parce que les Nations Unies ont été marginalisées.

Et finalement qu'est-ce qui se passe ? Il se passe ce que nous avons subi depuis des siècles. C'est ce proverbe pervers « *Si vis pacem para bellum* ». Je l'ai étudié quand j'ai étudié le latin au baccalauréat. « Si tu veux la paix, il faut préparer la guerre ». Alors qu'est-ce qui se passe quand nous faisons cela ?

Nous faisons ce à quoi nous avons été préparés. On ne nous a pas préparés pour la paix, on nous a dit qu'il y a toujours des conflits et que c'est bon qu'il y ait des conflits – au lieu de dire qu'il faut s'asseoir, il faut parler, il faut discuter, respecter les opinions des autres, même si elles sont exactement le contraire des nôtres. Les choses ne se sont pas passées comme prévues et «*Si vis pacem para bellum*» comme vous savez, même maintenant, est toujours appliquées.

Je rappelle la grande déception du Président américain Woodrow Wilson, quand il arrive en janvier 1919 à Brest. A Paris il déclare devant la foule: «Maintenant la paix, la paix permanente». La première guerre mondiale venait de se terminer. Et après quelques semaines, on commence à dire «Monsieur le Président, il faut faire attention, parce que l'ennemi peut se réarmer, vous savez qu'il faut faire attention parce que nous pouvons être pris en défaut... bref, vous savez ce qui s'est passé après: on a préparé la guerre... parce qu'on voulait la paix.

L'histoire est une succession infinie de batailles, de guerres, d'invasions et finalement d'utilisation de la force. Même si la nature de la confrontation belliqueuse a beaucoup changé, après le Vietnam c'est très rare d'imaginer qu'il y ait des avions d'un côté et des avions de l'autre, des tanks d'un côté et des tanks de l'autre, des sous-marins d'un côté... Tous cela est fini, mais la stratégie de la guerre est exactement la même, il faut avoir les tanks, il faut avoir les avions, il faut procéder exactement de la même façon, sans vouloir comprendre que maintenant nous avons une autre méthodologie, donc il faudrait avoir une autre technologie aussi, pour qu'on puisse faire face à la violence et au terrorisme tels qu'ils se présentent aujourd'hui et non pas tels qu'ils étaient auparavant. On a les avions, on a les missiles pour des guerres du passé, mais on n'est pas préparé pour les catastrophes naturelles. C'est impressionnant de voir que même le pays le plus puissant du monde, pays que j'admire beaucoup, comme les Etats-Unis, ce pays n'est pas préparé quand ils ont

une grande inondation, des incendies ou des catastrophes naturelles. Nous sommes préparés pour la guerre parce que nous souhaitons la paix, mais nous avons oublié de nous préparer pour les autres grands défis.

Et qu'est-ce qui se passe concernant les besoins énergétiques? Il faut penser à l'année 1979, l'Académie des Sciences des États-Unis a déjà fait un excellent travail en disant: «Il faut prévoir pour les pays émergents, la Chine, l'Inde etc. Nous ne pouvons pas utiliser le pétrole comme nous sommes en train de le faire». Le pétrole, c'est une merveille, toute la chimie organique est basée sur le pétrole comme vous le savez, ce grand produit réduit par le soleil depuis des siècles. Alors on a dit, il faudrait penser à d'autres sources. Non parce qu'on pense qu'il faut aller contre les producteurs de pétrole, non parce que les réserves de pétrole sont plus grandes qu'on ne pensait, mais parce que nous devons penser avec une vision du futur. En 1979, on a eu ce rapport fantastique, ce diagnostic, comme je disais tout à l'heure, de l'Académie des Sciences des États-Unis. Trois ans après, des grandes compagnies pétrolières ont constitué un grand lobby pour dire exactement le contraire. Quelle honte! Nous devons réfléchir à d'autres origines d'énergie et nous devons nous poser la question si la fusion nucléaire peut aller en avant. Ici à Genève vous avez le CERN et nous serons plus près de la fusion avec l'ITER.

C'est à cela qu'il faut penser : comment nous pouvons trouver d'autres ressources et de quelle façon. Par la fusion nucléaire on pourrait solutionner les problèmes posés par la fission. Mais il y a plusieurs autres possibilités. Je ne vous parle pas des éoliques ou solaires mais, par exemple, de Venter Craig, un des grands biochimistes spécialiste du génome humain. C'est lui qui a contribué à déchiffrer les codes génétiques. Il vient d'annoncer qu'il est capable déjà de faire de l'hydrogène avec une bactérie synthétique avec des superpositions de gènes qui produisent de l'hydrogène.

Bref, quels sont les grands défis? Les grands défis sont: l'énergie, l'eau, la mer, l'environnement, ce sont les grands défis de l'humanité. Et surtout, la misère, la nutrition, parce que quand nous voyons par nos yeux ce qui se passe avec le Tsunami, tout le monde réagit: c'est terrible, toutes ces personnes qui ont trouvé la mort. Chaque jour – c'est le «tsunami» de la famine – 60000 personnes meurent de faim! Mais on ne le voit pas et peut-être c'est pour cette raison que nous pensons que ce n'est pas un des grands problèmes, un des grands défis que nous avons.

Finalement, c'est le grand enjeu que nous avons aujourd'hui, comment pouvons-nous former par la connaissance, dans les universités, dans l'enseignement *supérieur*, des citoyens conscients de cette vision globale du monde? Le résultat de cette situation a été un grand déchirement social, a été le conflit, la guerre. Et si je vous parle de tout cela, c'est parce que j'ai expérimenté le drame de la guerre. J'ai vu qu'en 10 minutes il n'y a plus de journaux, de juges, il n'y a plus d'université, et plus d'école, il n'y a plus rien, que la guerre. Il faut se rappeler que la guerre occupe tout l'espace de l'activité humaine, que la violence est partout, parce que il faut survivre. Même des personnes qui n'auraient jamais osé tuer même une mouche, dans ces moments, elles sont confrontées à cette façon terrible de survivre. J'ai vu comment on meurt du SIDA. On peut se demander si le fond mondial du SIDA ne pourrait pas avoir un peu plus d'argent. Car on investit chaque jour 3 milliards de dollars en armement. Ne pouvons-nous pas avoir un peu d'argent pour cette solidarité?

Le résultat a été une situation dans laquelle on voit parfois émerger des désespérés qui essayent de changer sa situation, parce qu'ils ne peuvent pas vivre dans des conditions tellement pénibles. Nous n'avons pas honoré les promesses d'aide, alors ils viennent nous chercher. Et je sais bien pourquoi ils viennent nous chercher. Je pense à la situation de mon propre pays, qui maintenant est un pays développé. Je me rappelle comment les

Espagnols dans les années 60 ici à Genève devaient aller demander des aliments par la petite porte des restaurants. Alors la ligne d'abondance était aux Pyrénées, non pas à Gibraltar.

C'est clair, la culture de la paix ne peut jamais accepter la violence. Mais nous devons expliquer le pourquoi. Il y a des personnes désespérées qui prennent des risques. Aujourd'hui nous voyons presque chaque jour des personnes qui, dans de petits bateaux, essaient d'aller aux îles Canaries, au sud de l'Espagne, au sud de l'Italie. Ce sont des personnes qui ne peuvent pas vivre dans les conditions actuelles, donc ils risquent leur vie, leur propre vie. Et il y a quelques-uns qui tout à coup disent : «assez est assez». Je me rappelle à Alexandria Township, en Afrique du Sud, j'ai vu que les hommes ont dit «nous en avons assez», et ensuite vient la réaction de violence qui ne peut pas être justifiée, mais nous devons essayer d'expliquer pourquoi. A un certain moment cette réaction de violence, qui veut dire «je ne peux plus vivre dans ces conditions», peut arriver.

J'ai parlé de ce que j'avais vécu au président Nelson Mandela et il m'a dit : Oui, nous avons été capables de surpasser cette apartheid du point de vue ethnique mais nous ne sommes pas capables de surmonter les disparités et l'apartheid sociale dans laquelle nous vivons encore. C'est à ce moment que nous avons parlé du fait que les femmes sont plus calmes. Je ne dis pas qu'elles sont encore capables d'avoir de l'espoir, mais au moins elles disent «non, il ne faut pas utiliser la violence». Elles ont ce sentiment inhérent de la valeur immense de la vie, et c'est précisément par cette attitude qu'elles vont vers la vie.

Je pense qu'à partir du moment où il y aura plus de femmes impliquées dans les décisions, les choses vont changer. Aujourd'hui à l'échelle mondiale, seulement les 5% des décisions sont prises avec l'influence de la femme. Cela veut dire que le 95% des décisions sont encore des décisions masculines et même, s'il y a cette incorporation progressive de la femme dans les



scénarios de la vie, c'est vrai que dans les instances de pouvoir, leur capacité de décision est encore modérée. Mais peut-être d'ici 10, 15, 20 ans, si cela change, quand il y aura 15%, 20% de décisions féminines, vous verrez comment peut-être cette culture de paix pourra finalement s'enraciner.

Donc, qu'est-ce qu'il faut faire? Il faut simplement retrouver cette définition de Roosevelt « Nous, les peuples ». Il faut essayer de former cette démocratie authentique à l'échelle nationale et à l'échelle internationale. Donc, refonder les Nations Unies, donc démocratie à l'échelle nationale. Il ne s'agit pas d'imaginer que nous devons seulement avoir des sièges du gouvernement au niveau fédéral, non. Nous devons essayer d'avoir des citoyens qui participent à l'échelle du village. Les citoyens habitent à la cité, c'est donc à la cité que nous devons essayer d'avoir cette capacité d'influence ainsi que dans les parlements des communautés autonomes. Dans une confédération comme la vôtre, il y a encore plus de possibilités d'accès direct, pour que ce soit vraiment une démocratie participative, donc que ce soit vraiment la voix du peuple.

Cette éducation qui libère, cette éducation qui n'est pas information. Faites attention aussi à cela. Ces derniers temps j'ai entendu très souvent: « Ah, maintenant nous allons trouver la solution parce que chaque enfant aura un ordinateur ». Ce n'est pas cette éducation là. C'est très bien d'avoir un ordinateur, mais il faut faire attention parce que nous devons être, et ceci est la définition d'éducation, maîtres de nous-mêmes.

Eduquer veut dire aider à diriger la propre vie. Avoir la capacité de réflexion et agir en accord avec la propre réflexion. Une personne libérée est une personne autonome parce qu'elle n'agit pas au dictat d'autrui ou même aux impulsions qu'elle reçoit de cet énorme pouvoir médiatique que nous avons aujourd'hui. Chaque personne ne doit pas être spectateur, récepteur de l'ordinateur et de la télévision, des jeux électroniques et des

téléphones mobiles. Nous sommes souvent des spectateurs, nous appartenons à ceux que les anglais disent « *a screen driven person* », parce que nous sommes trop dirigés par l'écran et devenons des spectateurs uniformisés. Chaque être humain est différent. À la limite de l'unicité, chaque être humain est unique. C'est ce que nous devons avoir en tant que personnes éduquées, libérées, avec les ailes sans adhérences, afin que chacun puisse avoir son espace pour vraiment être maître de soi-même.

L'éducation pour tous, tout au long de la vie, a été un des grands changements que nous avons fait à l'UNESCO immédiatement après les années 87. À ce moment là, on pensait que l'UNESCO devait surtout éduquer les pays en développement par l'alphabétisation et l'éducation de base. Ah non, non, éducation veut dire, promouvoir toutes les capacités aux enfants, des pays en développement, comme à tous les autres enfants du monde. Pourquoi l'alphabétisation dans la langue coloniale, d'ailleurs, et seulement l'éducation de base ?

Je me rappelle du Président de Tanzanie Julius Nyerere qui était lui-même éducateur. Je l'ai invité d'aller au Conseil Exécutif de l'Unesco et il a déclaré: « Si nous avons seulement une éducation de base, nous serons toujours à la disposition d'un colonialisme technologique, financier, etc. qui viendra de l'extérieur. Nous devons avoir accès à l'éducation, sans adjectifs. » Par conséquent, éducation pour tous tout au long de la vie a été le grand thème de la première réunion mondiale d'éducation qui a eu lieu en 1990, 45 années après la fondation des Nations Unies. Nous avons fait cette réunion avec l'UNICEF, la Banque Mondiale et le PNUD (le programme des Nations Unies pour le développement). On a conclu: désormais, éducation pour tous, tout au long de la vie.

Tout au long de la vie. Nous en parlions aujourd'hui même pendant le déjeuner avec Monsieur Latsis. Combien il est important de se rendre compte que l'éducation doit être comme un train qui

se trouve toujours à votre portée. Si le citoyen ne peut pas avoir une éducation normale quand il est enfant, il doit toujours avoir la possibilité d'accéder à l'éducation à tous les niveaux. Pour être désormais acteur et non pas spectateur, pour avoir cette diversité infinie, unie par ces grandes valeurs que l'UNESCO nomme dans sa Constitution.

Pensez que l'UNESCO a une Constitution de l'année 1945. Et c'est elle déjà qui établit des « principes démocratiques ». Ce sont ces principes démocratiques qui doivent nous guider pour cette égalité radicale de tous les êtres humains : la justice, la liberté, l'égalité, la solidarité. Et ajoute: « solidarité intellectuelle et morale ». C'est très important, parce que nous, les intellectuels, nous avons une responsabilité additionnelle, nous avons une responsabilité accrue.

Il y a beaucoup de personnes qui ne peuvent pas s'exprimer, par peur, par ignorance. Et je me rappelle toujours quand j'ai eu l'opportunité de connaître l'Union Soviétique en l'année 1961, comme professeur de biochimie, c'était terrible, ce silence. Il y avait la sécurité totale. Liberté nulle. Silence complet. Et il y avait le soupçon, il y avait toujours la peur. C'était le silence des bâillonnés. Mais après, je me suis rendu compte qu'il y a un silence encore pire, c'est le silence des silencieux. C'est le silence de ceux qui peuvent parler, qui doivent parler, et qui se taisent parce que, pour différentes raisons, ils n'ont pas le courage de s'exprimer. Il y a un silence personnel qu'on peut comprendre davantage, mais il y a un silence institutionnel inacceptable. Je pense qu'aujourd'hui c'est la substitution de la force par la parole qui doit commencer à se développer.

Aux universités nous devons nous exprimer d'une façon précise parce que nous avons les connaissances pour le faire, et nous avons les approches transdisciplinaires pour pouvoir parler de cette façon. Nous ne pouvons plus nous taire et nous devons dire quels sont nos points de vue, quelles sont nos approches, et non seulement le savoir.

L'année dernière, Ismail Serageldin vous a parlé de « l'information, le savoir et la sagesse ». Je pense que c'est cette sagesse, c'est l'expérience de tous ceux qui ont vécu pendant un certain nombre d'années que nous devons avoir ensemble, avec la force, le courage et la capacité d'innovation de la jeunesse.

Parfois, faisant référence aux personnes des pays les plus désunis, nous disons: « ah, toutes ces personnes ignorantes ». Je l'ai entendu à plusieurs reprises, et je me rappelle de la leçon que j'ai reçue en Afrique, en Amérique Latine, en Asie, de personnes qu'on dit « ignorantes » parce qu'elles ne savent pas lire ou écrire. C'est une erreur extraordinaire, parce que! quelle sagesse! Toutes ces personnes, toutes ces femmes africaines qui doivent inventer chaque jour pour survivre, c'est une merveille de les écouter. Nous devons être à l'écoute des autres.

Au début de mon premier mandat, j'ai visité le Burkina Faso et suis allé avec le Président et le ministre visiter une école près de Ouagadougou. Il y avait là la directrice, une femme de 50 ans plus ou moins, très belle, et elle souriait, pendant que nous parlions de comment il faut éduquer l'Afrique. Moi aussi, le Président, le ministre, tout le monde était en train de parler comment il faut éduquer l'Afrique.

A la fin, je me suis rendu compte que ce n'était pas un sourire de satisfaction, mais un sourire ironique parce qu'à la fin, elle a eu le courage - ce sont aussi les femmes qui ont normalement ce courage - de venir me dire: « Monsieur le Directeur Général, vous avez bien parlé, mais est-ce que vous croyez vraiment que vous, à l'UNESCO, vous savez mieux que nous ici comment éduquer l'Afrique? Je suis en train d'éduquer les africains depuis 25 ans, j'ai déjà 52 ans et je suis ici en train de travailler. UNICEF, UNESCO, les ONG ils arrivent tous ici à nous donner des leçons, ils n'écoutent jamais les nôtres. Ils viennent nous donner des conseils, pourquoi ne venez-vous pas recevoir nos conseils? »

J'ai été tellement impressionné que quand je suis arrivé à l'UNESCO, j'ai demandé à tous ceux qui s'occupaient du secteur d'éducation, de venir me voir. On a eu une grande réunion et j'ai dit que désormais le manuel de l'éducation de l'UNESCO, on ne va pas le jeter à la poubelle, non, mais on le range dans la bibliothèque, et désormais, nous serons «l'UNESCO de l'écoute». Ils ont fait un grand programme pour l'Afrique et pour les pays en développement qui s'appelait Audience Africa, à l'écoute de l'Afrique. J'ai nommé comme présidente une femme qui le méritait, Graça Machel, qui est devenue la femme de Nelson Mandela. C'est pour vous dire que nous devons être à l'écoute de ceux qui peuvent nous donner les formules, parce qu'il s'agit de leur propre vie qui depuis toujours s'exprime.

Nous devons aussi, pour nous mobiliser tous, utiliser cette technologie fantastique que nous avons aujourd'hui à notre disposition, la technologie de la communication. Pour la première fois maintenant, nous pouvons participer en étant très loin. Dans dix ou quinze ans, il sera normal de pouvoir voter, de pouvoir participer en tant que citoyen par l'Internet et par les SMS de la téléphonie mobile. Pour la première fois, il y aura la possibilité de participation non présenteielle. C'est très important. Maintenant, quand on vous dit, «il faut participer», vous répondez, «je ne peux pas m'y rendre». Parce que ça ne se passe pas là où vous habitez, vous ne pouvez pas y aller, vous avez peur des casseurs, des réactions. Toutes ces choses peuvent être surmontées par cette technologie extraordinaire.

Je vais ajouter ici que pour cette participation qui devient chaque jour plus importante, nous devons encourager tout le monde. Une des citations qui m'a le plus impressionnée, que j'ai gardée dans mon cœur depuis toujours, est une citation de Bourke, quand il dit: «Dommage, il y a tellement de monde qui pense qu'on peut faire très peu et qui ne fait rien». Donc, même si nous pensons que nous pouvons faire très peu, il faut penser que cette semence peut porter des fruits, il faut penser que si

nous contribuons à avancer un pas, c'est un pas que nous avons avancé. Si nous avons donné une petite graine, c'est cette contribution qui peut être importante. Il ne faut plus jamais dire « non, je ne peux pas agir parce que je peux faire tellement peu, je ne suis rien ». Il faut encourager cette mobilisation qui doit faire partie des grandes activités des universités.

La fonction principale de l'éducation supérieure est formative. Il faut diffuser la connaissance et l'expérience accumulée, originaire de nouvelles connaissances. Être un phare qui peut donner des avis transdisciplinaires aux gouvernements, aux parlementaires, aux conseils municipaux.

Lorsque nous demandons de prendre des décisions aux gouvernements, sur l'environnement par exemple, les parlementaires ne sont pas, en principe, connaisseurs de la couche d'ozone ou des moyens par lesquels l'environnement peut se dégrader. Et qu'est-ce qu'ils savent sur les vaches folles? Les décisions prises par l'Europarlament concernant la vache folle étaient absurdes du point de vue scientifique. Pourquoi? Parce que les décideurs devraient en permanence recevoir des rapports des universités, parce que nous avons les scientifiques et nous avons les professeurs et nous avons les approches transdisciplinaires qui sont aujourd'hui absolument nécessaires pour connaître la réalité en profondeur. Si nous voulons transformer la réalité, il faut la connaître en profondeur.

Être un phare, mais en même temps - c'est fondamental - être une tour de vigile. Il ne s'agit pas seulement de posséder les connaissances au sujet d'une question déterminée, mais de prévoir. Prévoir pour prévenir, la prévention est la meilleure solution. On ne la voit pas. Ce sont les invisibles. Bernard Lown, quand il a reçu le Prix Nobel de la paix de l'année 1935, a dit, « Si nous ne voyons pas les invisibles, nous serons incapables de faire les impossibles. » Et c'est vrai, si nous sommes capables de voir les invisibles, de ne pas voir seulement ce que les médias

nous montrent, mais de fermer les yeux et de voir le reste du tableau, et c'est l'université qui est capable de le faire, à ce moment là nous serons capables d'avoir cette anticipation qui est une capacité distinctive de l'espèce humaine.

Il y a une mission culturelle et éthique. L'UNESCO, avec la Déclaration Universelle sur le génome humain a démontré que c'est avec les universités, avec les scientifiques que nous avons été capables de faire cette Déclaration, en établissant qu'il y a seulement une chose qui doit être prohibée, parce que c'était le rêve de Hitler, c'est faire des êtres humains sur dessin. Mais toutes les autres portes de la science doivent rester ouvertes, surtout celles concernant les questions éthiques des frontières de la science, avec un débat permanent entre les uns et les autres.

Mesdames et Messieurs, je vais conclure. En ce moment, nous avons en Europe des choix à faire concernant la qualité européenne. Pour cette qualité européenne, qualité qui doit être phare, qui doit être tour de vigile, qui doit être conseil, qui doit être prévention des événements, capacité d'être préparé pour plusieurs scénarios d'avenir que nous pouvons dessiner, nous avons 4000 institutions universitaires. Nous avons 17 millions d'étudiants en Europe au niveau universitaire et nous avons un et demi millions de personnel, duquel presque un demi million sont des chercheurs. Les universités européennes possèdent une force énorme, ont un énorme potentiel. Et nous avons des problèmes, vous le savez très bien, l'accès des étudiants, l'accès des professeurs, il y a encore des systèmes dans lesquels on arrive trop tôt à des positions de vie.

Nous devons corriger tout cela avec courage, parce que nous devons très rapidement, et aujourd'hui nous sommes capables de le faire, éviter l'exode des talents. Tout le monde se préoccupe beaucoup de la délocalisation productive vers l'est, moi, je me préoccupe davantage de la délocalisation des talents vers l'ouest. Nous devons éviter cela. Et on a commencé à le faire.

J'ai eu l'honneur de présider le groupe qui a proposé le «*European Research Council*» : Approuvé par l'UE, il a commencé déjà en 2007 dans le cadre du VII Programme Cadre (jusqu'en 2013). Un milliard et demi d'Euros par an ont été accordés pour la recherche de base sur toutes les disciplines. C'est comme ça qu'il faut faire maintenant. Et comment avons-nous eu ce succès ? Nous avons eu ce succès parce que nous avons travaillé tous ensemble.

Nous souhaitons garder cette fonction d'interlocuteur de l'Europarlement et c'est pour cette raison que nous avons créé le comité qu'on appelle «*the Initiative for Science in Europe*». En ce moment nous avons déjà 700000 scientifiques de tous les pays européens qui participent à cette initiative. C'est un grand honneur pour moi, parce que de la même façon que nous avons été capables de convaincre le Parlement parce qu'on se représentait à toutes les associations scientifiques européennes, nous devons maintenant nous soutenir comme interlocuteurs de l'Europarlement, de la gouvernance européenne. Le moment est arrivé pour les universités d'assumer ce rôle dans le scénario à l'échelle locale, à l'échelle nationale, à l'échelle régionale et européenne et à l'échelle mondiale.

Je pense que c'est aujourd'hui une grande possibilité, parce que nous avons précisément cette vision que chaque être humain est un créateur et qu'il faut le protéger. Nous pensons que la science doit être appliquée surtout pour réduire ou éviter la souffrance humaine, parce que nous pensons que notre grand engagement est cette mémoire de l'avenir dans laquelle nous voyons les générations montantes et nous souhaitons voir, penser, que nous avons contribué au sourire de toutes ces générations futures.

Je vous remercie.